

PRÉFACE

Ce fut une heureuse initiative des éditions Champion en 1965 de proposer sous un volume unique, et avec un avant-propos de R. Valin, guillaumien historique et émérite, la réédition de deux ouvrages majeurs de G. Guillaume : *Temps et verbe* (1929) et *L'architectonique des temps dans les langues classiques* (1945).

C'était là un moyen éditorialement et intellectuellement efficace non seulement de souligner la complémentarité thématique et l'unité méthodologique des deux livres, mais aussi de donner une visibilité accrue à la figure d'un savant inventif et productif, mais académiquement marginal. Inventif et productif puisque, après les deux publications majeures que sont le *Problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1919¹) et *Temps et verbe* (de 1929, on l'a dit), il propose une série d'articles de grande portée théorique sur une période allant du début des années 1930 à la veille de sa mort en 1960, dans laquelle il approfondit plusieurs de ses thématiques privilégiées (notion de système linguistique, taxinomie des parties de discours, sémantique du verbe et sémantique des déterminants²) ; académiquement marginal, non seulement parce que Guillaume n'a jamais occupé de 1938 à sa mort qu'un poste modeste de chargé de cours à l'École Pratique des Hautes Études, mais parce qu'en 1965, en dehors de ses fidèles (mais rares) auditeurs, peu de ceux que la linguistique théorique et descriptive intéresse ont une idée (même approximative) du contenu considérable des leçons³ dispensées à l'École Pratique et moins encore des analyses et réflexions que sont l'*Essai de mécanique*

¹ Réédité en 2010 chez Lambert Lucas.

² Articles réunis dans *Langage et science du langage*, Paris-Québec, Nizet-Presses de l'U. Laval, 1964.

³ Publiées à partir de 1971 ; l'entier des leçons est aujourd'hui publié.

*intuitionnelle*⁴ ou les *Prolégomènes à une linguistique structurale*⁵. Linguistique structurale que la mort empêchera Guillaume de mener à bien.

Aujourd'hui, c'est forts de l'édition complète des Leçons et des ouvrages à forte densité épistémologique que sont l'*Essai* et les *Prolégomènes* que nous pouvons relire ce volume réédité pour à la fois apprécier son caractère programmatique et mesurer l'importance des approfondissements effectués par la pensée de Guillaume dans les décennies 1940 et 1950.

La figure du savant qui se dessine à partir des deux textes réunis dans ce volume se caractérise par trois traits.

Premier trait : celle d'un généraliste et comparatiste, qui s'écarte assurément de celle du spécialiste de la seule linguistique française, trop souvent exclusivement privilégiée. Certes, *Temps et Verbe* accorde une place prioritaire au système verbal français, mais sans le disjoindre, comme le montre parfaitement son chapitre V, du système latin et d'autres systèmes comme ceux du grec, de l'allemand et du russe, lesquels l'éclairent par effet de contraste. Sous ce rapport, on doit donc lire l'*Architectonique* comme une amplification de cette approche contrastive. Cette ouverture comparatiste ne peut être dissociée des préoccupations typologiques de Guillaume, que signale, significativement, le tout début de ses *Leçons* à l'École Pratique à l'automne 1938 : le cours s'ouvre en effet sur une comparaison entre le caractère chinois et le mot français. Les familiers du corpus guillaumien savent que cette ouverture vers la typologie débouchera sur une théorisation (nommée « théorie des aires ») à part entière, essentiellement indexée sur la structure du mot (ou sur ce qui en tient lieu dans les langues réputées n'en pas avoir). Théorisation, mal connue et non dénuée de difficultés, dont l'élaboration va occuper Guillaume de manière continue jusqu'à la fin de sa vie et qu'A. Bonne et A. Joly présentent de manière synthétique dans les termes suivants :

[...] l'aire prime ne dispose que d'un seul espace de construction pour loger la langue (lieu des unités de puissance que sont les vocables) et le discours (lieu des unités d'effet) que sont les phrases. Il en résulte une superposition de l'une

⁴ Québec, Presses de l'U. Laval, 2007 et 2018, 2 vol.

⁵ Québec, Presses de l'U. Laval, 2003 et 2004, 2 vol.

et de l'autre. Mais sous une structure une, on trouve dans les langues de l'aire prime plusieurs types d'architecture : type holophrastique (rémanence d'holophrase, p. ex en basque) ; type des langues traditionnellement dites « agglutinantes » (p. ex. turc, hongrois, finnois, coréen, etc.) ; type des langues dites « isolantes » (p. ex. le chinois).

[...] le mot des langues de l'aire seconde (les langues sémitiques) est un mot qui [...] siège pour moitié dans la langue, avec la racine pluriconsonantique, qui dit la substance-matière (p.ex. arabe *k-t-b*, notion diffluente d'« écrire »), pour moitié dans le discours, avec les voyelles interpolées, qui disent la substance-forme (*kataba*, *katib*, *kitab*). L'architecture linguistique des langues de l'aire seconde naît donc d'un élargissement bilatéral, de l'addition d'un augment à l'aire prime.

[...] le mot, unité de puissance des langues de l'aire tierce, est de fait une construction intégrale de langue. Quant à la phrase, unité d'effet, qui est agglutinante dans les langues de l'aire prime, elle n'est plus qu'une unité groupante dans les langues de l'aire tierce.⁶

Deuxième trait : typologie, Guillaume ne disjoint pas approche typologique des langues et description de ce qu'il nomme le développement ontogénique du langage. Sa typologie est donc conçue comme une histoire du langage, pensée comme sous-tendue par une dissociation toujours plus accusée de ce qui dans l'acte de langage est mobilisation d'un pré-construit de langue et mise en œuvre d'un construit de discours. Cette préoccupation historique revendiquée au niveau de l'ontogénie générale du langage se retrouve à une échelle plus étroite non pas tant dans l'évolution interne d'une langue donnée (Guillaume à aucun moment dans ses cours, livres ou articles, ne propose une étude psychosystématique de l'évolution d'un micro-système) que dans la confrontation plus ou moins explicitée entre un micro-système choisi dans une langue-mère et sa projection-évolution dans une langue qui en dérive directement. D'illustres guillaumiens sauront, en pleine fidélité avec l'entreprise guillaumienne, entrer dans le détail de cette projection-

⁶ A. Boone et A. Joly, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 43-45. [1^{re} éd. : 1996]

évolution, témoignant de la sorte de la fécondité heuristique des hypothèses de Guillaume. Ainsi est-il difficile de ne pas relire aujourd'hui *Temps et Verbe* (et, moindrement, l'*Architectonique*) sans porter son regard vers la thèse de G. Moignet⁷ (fidèle lecteur et correspondant épistolaire⁸ de Guillaume) sur le subjonctif en latin tardif et en ancien français. Plus généralement, Guillaume a ouvert la porte à une histoire de la langue pensée comme une histoire des systèmes : on pense notamment à R.-L. Wagner⁹, J. Stéfanini¹⁰ ou R. Martin¹¹. Somme de travaux à partir de laquelle se laisse aisément apercevoir le cadre, à arrière-plan guillaumien, d'une grande histoire systématique du français à dominante morphosémantique et morphosyntaxique. Synthèse qui reste à écrire et qui ne se bornerait pas à être une histoire des représentations psychiques (par exemple de la représentation du temps) mais aussi une histoire de l'adéquation progressive de la morphologie aux systèmes psychiques reconfigurés – le propre des évolutions morphologiques étant toujours d'être « en retard » par rapport aux évolutions concernant le psychisme de représentation¹².

Troisième trait : typologue, historien du langage (et, plus allusivement, du français), Guillaume est fondamentalement un théoricien ; certains n'ont pas manqué de le lui reprocher et de regretter son tropisme « philosophique » au détriment de ce qu'ils estiment être la rigueur des analyses proprement philologiques¹³.

Temps et verbe et l'*Architectonique*, tout en étant très loin de la haute densité théorique observable dans les grandes contributions que sont l'*Essai* et les *Prolégomènes*, témoigne de son tropisme spéculatif.

⁷ *Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français*, Paris, PUF, 1959, 2 vol.

⁸ M. Malengreau, *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume*, Lille, Septentrion, 1995.

⁹ *Les Phrases hypothétiques commençant par si dans la langue française, des origines à la fin du xv^e siècle*, Genève, Droz, 1939.

¹⁰ *La voix pronominale en ancien et moyen français*, Gap, Ophrys, 1962.

¹¹ *Le mot « rien » et ses concurrents en français (du xiv^e siècle à l'époque contemporaine)*, Paris, Klincksieck, 1966. R. Martin s'est éloigné dès les années 1970 de la psychomécanique pour s'orienter vers une approche prioritairement logicienne de la langue.

¹² Cet objectif sera explicitement visé par Guillaume lorsqu'il associera psychomécanique et psycho-sémiologie.

¹³ De là, la querelle célèbre, dite du *Français Moderne* (années 1951 et 1952), qui verra s'affronter Guillaume et H. Yvon, de tradition philologique, sur la morphologie du futur et du passé simple.

Deux caractéristiques de ces deux textes en témoignent. D'abord, le recours à la schématisation, la plus célèbre (que n'abandonnera jamais Guillaume) étant celle de la chronogénèse. Recours quantitativement abondant qui s'appuie sur le postulat d'une langue intrinsèquement systématique, dotée d'une cohérence réputée absolue et comme telle accessible à la formalisation – ce qu'explicitera ce texte tardif :

Le langage présuppose la saisie, par vision mentale, d'une activité mentale ; mais de cette vision il n'a besoin que de produire une dicibilité efficiente en laquelle il la traduit et qu'il incombe au linguiste, pour en expliquer l'efficiencia, de retraduire en sa visibilité radicale. C'est la tâche du linguiste, et c'est son mérite en même temps que son moyen de science, que de retraduire – de savoir retraduire – en des visibilités, sous les traits de figures explicatives, ce dont le langage ne livre directement, l'analyse n'intervenant pas, que la dicibilité efficiente.

Il semble bien, à le lire, que Leibniz ait été sensible à cette différence du mental visible, premier, et du mental dicible, second, seul avancé en langage humain. De là son conseil, précieux, de penser en figures. « Les choses s'empêchent, les idées ne s'empêchent point. » Les figures sont encore des choses, mais moins que les signes qu'emploie le langage à l'extériorisation de son intériorité. Penser en figures, c'est grandement diminuer l'empêchement des choses.¹⁴

Une remarque s'impose cependant : le tenseur binaire radical, qui va devenir la « marque de fabrique » de nombreux travaux de Guillaume ou de linguistes guillaumiens, n'est pas encore en place. Indexé sur une conception fondamentalement contrastive de la pensée, et notamment de la pensée en action de langage, il ne sera vraiment théorisé que dans les textes des années 1950.

Second témoignage de ce tropisme spéculatif : la mise en place du concept-clef de *temps opératif*. Discrète au demeurant puisque le temps opératif est suggéré sans être nommé et, partiellement, par une note de bas de page. Le texte mérite d'être cité :

¹⁴ *Leçons de linguistique 1956-1957* (volume 5), Lille-Québec, PU. Lille et PU. Laval, 1982.

Pour être une opération mentale extrêmement brève, la formation de l'image-temps dans l'esprit n'en demande pas moins un temps, très court sans doute, mais non pas infiniment court, et par conséquent réel. Il s'ensuit que cette formation peut être rapportée à un axe, – une certaine durée qu'on se représente linéairement, – qui est le lieu de tout ce qui a trait à la figuration mentale du temps. Nous nommerons cet axe, l'axe du temps chronogénétique, et l'opération de pensée qui s'y développe, la chronogénèse.

Ajoutons-y la note appelée à partir du mot *réel* :

La pensée en action de langage exige réellement du temps. Il y a là un principe de grande portée en linguistique psychologique et en linguistique générale.¹⁵

Note qui dessine par anticipation le rôle que jouera ce temps opératif chez Guillaume et chez beaucoup de ses héritiers, et qui nourrira des débats non encore refermés dans la sphère des linguistes se réclamant plus ou moins directement de la psychomécanique.¹⁶ Et surtout qui sortira la psychomécanique du seul cercle des études linguistiques pour la faire entrer dans la sphère proprement philosophique. D'une part, parce que la conceptualisation approfondie de cette notion passe par un dialogue avec d'autres « pensées » du temps, contemporaines des travaux de Guillaume : notamment celle de Bergson¹⁷ et celle de Husserl¹⁸. L'analyse de ces rapports exclut évidemment les limites de notre préface. On se bornera à signaler que cette temporalité opérative est au cœur de l'intérêt que les philosophes ont manifesté pour Guillaume à partir du courant des années 1960 : prioritairement dans le

¹⁵ *Temps et verbe*, p. 8.

¹⁶ Voir D. Piotrowski, « Guillaume, Husserl et la N400. Approche neuro-phénoménologique du temps opératif », *Penser la langue. Hommages à Olivier Soutet*, Paris, Champion, 2017, p. 45-56.

¹⁷ Essentiellement dans l'*Essai sur les deux sources immédiates de la conscience* (1889) et *Matière et mémoire* (1896).

¹⁸ Pour une présentation, voir A. Schnell, « Le temps chez Husserl », in *Le temps*, Paris, Vrin, 2010, p. 205-227.

cas d'A. Jacob¹⁹, mais aussi, fût-ce moins centralement, dans le cas de deux philosophes, très influencés par la phénoménologie, H. Maldiney dans son ouvrage au titre très heideggerien, *Aitres de la langue et demeures de la pensée*²⁰, et G. Agamben qui, de manière très inattendue, use du concept de temps opératif dans son commentaire de l'épître aux Romains²¹, pour essayer de (faire) comprendre ce qu'est le temps eschatologique dans la pensée paulinienne. Là encore, il est impossible d'entrer dans le détail de son analyse, d'ailleurs possiblement récusable²², mais qui illustre la fécondité d'un concept qui fait sans doute de Guillaume le « linguiste qui est peut-être le plus philosophe des linguistes de notre siècle »²³.

Olivier SOUTET
Juin 2021

¹⁹ *Temps et Langage*, Paris, A. Colin, 1967.

²⁰ Paris, Cerf, 2012 [1^{re} éd. : 1975].

²¹ *Le temps qui reste*, Paris, Payot et Rivages, 2004.

²² Voir O. Soutet, « Temps opératif et temps eschatologique : Agamben lecteur de Guillaume », *La Poésie est grammairienne, Mélanges offerts à Joëlle Gardes*, Editions de l'Amandier, 2012, p. 405-417.

²³ Agamben, *op. cit.*, p. 115.